Guerre de Chine 1859-1860 - Extrait de : Précis des guerres du Second Empire – Auteur : Fabre de Navacelle colonel d'artillerie – Editeur : Plon, Nourriet et Cie imprimeur éditeurs 1887 – Sources :

GUERRE DE CHINE
1859-1860

Tandis que se consommait, à Magenta et à Solférino, l'œuvre de l'affranchissement de l'Italie, l'action commune de la France et de l'Angleterre et l'union des deux politiques se renouvelaient à l'autre extrémité du vieux monde.
Depuis 1840, l'Angleterre s'efforçait d'ouvrir à son commerce le vaste empire de la Chine, fermé jusque-là à toutes les nations. Les autres peuples de l'Europe et de l'Amérique du Nord comptaient pénétrer à sa suite dans la brèche qu'elle avait ouverte. Depuis 1842, elle possédait, à l'entrée de la rivière de Canton, l'île de Hong-kong, qu'elle avait transformée de rocher stérile en florissante place de commerce ; le même traité lui ouvrait les cinq grands ports de la Chine. En 1844, la France et l'Amérique avaient obtenu d'être associées à ses privilèges.
Dans l'extrême Orient, en effet, il existe une certaine solidarité entre les nations d'origine européenne. Cette solidarité s'affirma quand, le 15 décembre 1856, à la suite d'une querelle particulière entre les Anglais et le vice-roi de Canton, toutes les factoreries européennes furent brûlées dans la ville de ce nom.
Aussi, les 28 et 29 décembre 1857, la ville de Canton était enlevée par les efforts combinés des amiraux **SEYMOUR** et **RIGAULT de GENOUILLY**.
A la suite de cette action de guerre, des négociations furent entamées : la diplomatie chinoise les traîna en longueur.
Le 20 mai 1858, les ministres des deux nations, baron **GROS** et lord **ELGIN**, signifièrent au commissaire impérial qu'ils voulaient aller traiter directement avec le gouvernement de Pékin et s'ouvriraient au besoin, par la force, le passage du Peïho. Les forts qui défendent l'entrée du fleuve furent attaqués et enlevés à l'heure dite. A grand'peine, on effectua la remontée jusqu'à Tien-tsin, au point de réunion du Peïho et du grand canal Impérial, à cent kilomètres de Pékin. Là fut signé le traité du 27 juin 1858, qui devait être ratifié le plus tôt possible.

L'année suivante, les ministres **BOURBOULON** et **BRUCE**, porteurs des ratifications de la France et de l'Angleterre, arrivèrent au Peïho le 20 juin. Ils ne purent obtenir de la Chine la ratification du traité, et, le 25, résolurent de s'ouvrir de nouveau, par la force, l'accès de Tien-tsin.
Mais quand on voulut remonter le Peïho, les forces dont disposaient les deux ministres se trouvèrent insuffisantes pour triompher de la défensive longuement préparée par les Chinois. Le 25 juin, les Anglais furent repoussés avec perte de quatre cent trente hommes tués ou blessés, de trois canonnières coulées. Les Français, qui n'avaient là que deux bâtiments portant le ministre, perdaient quinze matelots et un officier. Les commandants des deux nations, amiral **HOPE** et capitaine de vaisseau **TRICAULT**, étaient blessés. Les alliés rallièrent Shanghaï et avisèrent leurs gouvernements : ceux-ci décidèrent de ne pas rester sous le coup d'un échec qui compromettait tous les progrès accomplis jusque-là et d'unir leurs forces pour le venger.
Le 13 décembre 1859, le général **MONTAUBAN**, commandant de la province d'Oran, fut désigné pour conduire en Chine le contingent français : il était investi des pouvoirs diplomatiques et du commandement supérieur des forces de terre et de mer. Plus tard, un négociateur spécial fut envoyé en Orient, et le vice-amiral **CHARNER** dut diriger la marine. Les négociateurs désignés furent le baron **GROS** et lord **ELGIN**, les signataires du traité de 1858.
La marche de l'armée dut être combinée sans cesse avec celle des navires, servant de forteresses mobiles, d'hôpitaux, de magasins.
Les hommes (1,600 d'infanterie de marine 5,800 de la guerre, dont 4,000 d'infanterie, 1,200 d'artillerie, 320 du génie, 300 d'administration), étaient recrutés parmi les hommes de bonne volonté qui s'étaient offerts en grand nombre, les officiers choisis parmi les plus vigoureux, la tenue

Archestami

calculée en vue de la santé et du bien-être de la troupe, la solde augmentée dans le même but. Le maréchal **RANDON**, ministre de la guerre, avait apporté toute sa sollicitude à la formation de cette petite armée. Son chef était un vieux soldat d'Afrique, dont les qualités militaires avaient été éprouvées.

L'embarquement eut lieu, à Brest et à Toulon, du 14 décembre 1859 au 11 janvier 1860. Ce fut seulement en avril qu'on apprit à Paris la composition sommaire des troupes anglaises de l'Inde envoyées sous le commandement du lieutenant général sir **HOPE GRANT**. Elles comprenaient 12,613 hommes, dont 7,800 Anglais ; le reste Indiens : le brigadier **PATTLE** commandait 1,200 cavaliers.

Le 12 janvier, le général **MONTAUBAN** s'embarqua à Marseille avec les chefs de service : il prenait par l'Égypte et Suez : devançant ainsi ses troupes, il prit terre à Hong-kong le 26 février. Il y vit les contre-amiraux **PAGE** et **HOPE**, commandants des stations navales française et anglaise des mers de Chine. Il fit renouveler le bail de l'hôpital de Macao, qui parut plus sain que Hong-Kong ou Canton.

Le 12 mars, il arriva à Shanghaï. Il fallait tirer du pays toutes les ressources que, par économie, on n'emportait pas de France. La principale difficulté fut levée par l'achat de onze cents chevaux au Japon ; les capitaines **de COOLS** et **MONTAUBAN**, secondés par le consul général **de BELLECOURT** et par deux maisons françaises de Shanghaï, triomphaient des difficultés opposées par le gouvernement japonais ; quelques bêtes de somme vinrent aussi de Manille, peu de Chine même ; mille coolies furent engagés pour les transports ; on emmagasina des échelles, des nattes, des bambous, des sacs à terre, des fascinages. La présence anticipée de l'état-major avait donc été très-utile. Le général fit, en outre, reconnaître, au nord et au sud du Peïho, les points de débarquement possibles.

Le 8 avril fut notifié à MM. **BRUCE** et **BOURBOULON** le refus du gouvernement chinois de fournir les réparations réclamées dès le 12 mars. On avait avis d'ailleurs qu'on travaillait activement à augmenter les défenses de Peïho et les troupes qui devaient y combattre.

Le 6 avril, le général **HOPE** était arrivé à Shanghaï, et toutes les mesures à prendre étaient discutées entre les chefs des armées et des flottes. La première résolution fut de renoncer au blocus prescrit par le gouvernement anglais, et, en général, de ne pas faire sentir aux populations le poids de la guerre. On obtint ainsi presque toujours la neutralité des indigènes, et même leurs services, en payant, bien entendu.

D'autre part, le général **MONTAUBAN** accéda, sur l'insistance des Anglais, au projet d'une première attaque sur l'île de Chusan ; et, ne pouvant attendre les troupes de France, il joignit aux troupes anglaises deux cents hommes d'infanterie de marine tenant garnison à Canton depuis l'expédition de 1858. L'île de Kintang fut fixée pour point de réunion. On dut s'y trouver le 21 avril.

Chusan ne résista point et dut servir de base d'opérations à la campagne sur le Peïbo. Une convention passée avec les mandarins civils et militaires mit l'île sous une sorte de protectorat exercé, pour la France, par le lieutenant-colonel **des PALLIÈRES**, de l'infanterie de marine, et par le commissaire **de MERITENS**, attaché de la légation ; pour l'Angleterre, par le brigadier **REAVES**. Plus tard, le capitaine **DABRY**, du 51^{e} de ligne, remplaça M. **de MERITENS** et seconda activement le lieutenant-colonel pour la répression de la piraterie.

Au moment où arrivèrent les troupes, l'envoi du vice-amiral **CHARNER**, des ambassadeurs baron **GROS** et le lord **ELGIN**, réduisit le rôle du général **MONTAUBAN** au commandement des troupes de terre. Heureusement, l'entente fut toujours si complète entre l'amiral et le général en chef que le service ne souffrit pas de ce partage.

Le 1er mai, les 101^{e} et 102^{e} de ligne abordaient à Woosung (Shanghai) sous le commandement du général **JAMIN**. Le 20 seulement, l'entente s'établit avec les chefs anglais sur les positions à occuper pour l'attaque du Peïho : la presqu'île de Tchefou, au sud du golfe de Petchili, était laissée

aux Français ; les Anglais devaient, du 10 au 15 juin, occuper Ta-lien-houan, à la pointe nord de ce même golfe. Le 17 mai, *l'Isère* échoua sur un rocher de la rade d'Amoy ; on put sauver tout ce qu'elle portait. Le lieutenant-colonel **SCHMITZ**, chef d'état-major, rapporta sur son navire les harnachements impatiemment attendus de l'artillerie.
Au 1er juin, la plupart des transports français étaient réunis à Shanghai. Grâce à des précautions de toute nature, trente-trois hommes seulement avaient succombé pendant la traversée ; le général **JAMIN** partit pour Tchefou, où il débarqua, le 8, sans trouver de résistance. Le marché était approvisionné dès le lendemain. Les troupes y furent à peu près réunies à la fin du mois et les chevaux commencèrent à y arriver du Japon. Malheureusement, la plupart des effets de campement avaient péri dans l'incendie qui, le 3 juin, détruisit la *Reine des Clippers* dans la rade de Macao.
Avant de s'embarquer sur le *Forbin*, qui l'amena le 6 juillet à Tchefou, le général avait pourvu à la sécurité de Shanghaï : cette ville était menacée par les rebelles chinois qui venaient d'enlever, devant Nankin, le camp des Impériaux et de prendre Hang-tcheou, puis Soutcheou, le centre commercial le plus important de la province, qu'ils avaient incendié. Les alliés pourvurent à la défense de Shanghaï, qui fut confiée, à l'est, aux marins français débarqués de la *Vengeance*, à l'ouest, aux Anglais. La canonnière *la Mitraille* et le vaisseau anglais *Nemrod* remontèrent le fleuve : les Taïpings furent sommés de quitter les environs de Shanghaï et obéirent à la sommation. Quatre cents hommes furent laissés à la garde de Shanghaï, dont les portes furent murées, à l'exception de celles de l'est et de l'ouest. Les Taïpings y revinrent les 18, 19 et 20 août : ils brûlèrent ou pillèrent une grande partie de la ville chinoise, mais reculèrent devant la ville européenne, résolument défendue par le lieutenant-colonel **FAVRE**, de l'artillerie de marine, et le colonel **MARSH**, en se plaignant de l'hostilité inattendue des Européens. Il semble, en effet, que quelques Anglais aient cru possible de s'allier à ces rebelles pour mettre en échec la dynastie mantchoue, et de rapprocher du protestantisme chrétien leur religion mal définie.

Revenons à l'armée expéditionnaire, partagée entre les deux extrémités de l'arc que forme le golfe du Petchili. Cette mer intérieure, de quatre cent vingt kilomètres environ du nord au sud, présente, à l'est, sur la mer Jaune, une ouverture de cent kilomètres dont les points extrêmes sont Tchefou, au sud, occupée par les Français, et au nord, Ta-lien-houan, base d'opérations des Anglais. A trois cents kilomètres de cette ouverture, dans un enfoncement du golfe, débouche le Peïho, dont les affluents, qui enveloppent Pékin, se réunissent à Tien-tsin, à cinquante kilomètres en amont ; au nord, et très-près de l'embouchure du Peïho, débouche un cours d'eau beaucoup moins important, le Pehtangho, par lequel les chefs de l'armée résolurent de tourner les défenses accumulées dans le Peïho et dans les forts qui gardaient les deux rives du fleuve.
Le 26 juillet, les deux armées quittaient Tchefou et Ta-lien-houan, en y laissant chacune deux ou trois cents hommes, et venaient, le 28, se réunir sous l'île de Sha-lui-tien, à vingt kilomètres du Pehtangho, que l'on fit reconnaître sur une longueur de cinq mille cinq cents mètres : là, le débarquement fut jugé possible, quoique sur un sol de boue.
Le 1er août, un corps composé du 2e bataillon de chasseurs, sept cent cinquante hommes, de huit cent vingt hommes des 101e et 102e, quatre cent trente fusiliers marins, soixante sapeurs du génie, remonta le fleuve dans des canots et des jonques remorqués par des vapeurs de moins de trois mètres de tirant d'eau, et alla débarquer au point indiqué. La batterie de montagne et ses trente-six mulets, la batterie de 4 avec un caisson pour deux pièces, les chevaux des états-majors et de l'escorte les suivaient. Deux mille Anglais, avec une batterie d'obusiers, s'avançaient parallèlement entre les balises placées la veille. A trois heures, les deux armées débarquaient à trois kilomètres des forts de Pehtang, sur lesquels on voyait des Chinois agiter des drapeaux ; à quatre heures, les troupes étaient rangées dans la plaine : la batterie de montagne avait pu seule les accompagner ; les deux autres étaient trop lourdes.

On s'empara d'un pont où la chaussée qui relie Pehtang à Sinko sur le Peïho franchit les terrains inondés à marée basse, et l'on bivouaqua sur cette chaussée. Mais le soir même, une reconnaissance faite par le colonel **DUPIN** et un officier anglais constatait que Pehtang n'était pas défendue : on fit visiter les forts par les sapeurs du colonel **DIVET**, qui éventèrent des pièges préparés pour faire périr les assaillants au moment où ils mettraient le pied sur des trappes correspondant à des fougasses.
Le 2 août au matin, la flotte et l'armée occupaient Pehtang, gros bourg de trente mille âmes, qui devint le point de départ des opérations ultérieures. On y réunit des approvisionnements de toute sorte.
Le 3 août, le général **COLLINEAU** reconnut la chaussée jusqu'à cinq kilomètres de Pehtang ; au delà d'un pont, à quatre kilomètres, le terrain devenait plus solide et le chemin se bifurquait ; la branche de gauche descendait vers les forts du Peïho, qu'on voyait à sept ou huit kilomètres de distance ; celle de droite aboutissait, à travers les tombeaux dont la plaine est couverte, à un camp d'infanterie chinoise ; en face était un ensemble de redans en terre, crénelés. Le 9, pendant une suspension de la pluie torrentielle qui interdisait toute opération, les Anglais constatèrent l'existence d'un chemin parallèle à la chaussée, dénommé route de Tien-tsin et assis en terrain plus solide ; ils durent le suivre pour appuyer l'attaque principale par la chaussée.
Le 12, enfin, le temps se remit. A cinq heures du matin, le général **NAPIER** s'engagea sur la route de Tien-tsin avec deux mille hommes, la batterie **ARMSTRONG** et la cavalerie anglaise. Les deux commandants en chef suivirent la chaussée avec le reste des troupes, sauf la brigade **COLLINEAU**, laissée en réserve à Pehtang.
En avant de la troupe principale, le général **STAVELEY** fit marcher l'artillerie, tirant sur les retranchements à quatre cents mètres, puis s'avançant successivement pendant une demi-heure. L'unique pièce et les gingoks (fusils de rempart) qui garnissaient les retranchements cessèrent le feu ; au bout d'une demi-heure, les défenseurs se réfugièrent au camp et dans les forts, et les alliés entrèrent à Sinko. En même temps, le général **NAPIER** avait pu, après une marche pénible, repousser et disperser par son feu la cavalerie chinoise ; il rejoignait à Sinko.
Il s'agissait maintenant d'aborder les forts du Peïho, qui se trouvaient ainsi tournés par les alliés, et, avant eux, le camp de Tangko, qui les précède. A grand'peine on amena à Sinko les deux batteries de 12, et les marins armèrent des embarcations trouvées sur le fleuve. La journée du 13 fut employée à améliorer un chemin qui longe la rive gauche et que devait suivre l'attaque principale.
Le 14, entre le fleuve et la chaussée, deux colonnes durent descendre la vallée, les Anglais à droite, longeant le Peïho, les Français à gauche ; des deux parts, l'artillerie précédait ; on évitait d'exposer les fantassins aux feux de l'ennemi ; on avait reconnu d'ailleurs qu'on n'avait pas à craindre, pour les canons, une attaque corps à corps. Deux compagnies de chasseurs à pied, deux cents matelots fusiliers, une compagnie du génie suivaient la chaussée et flanquaient à gauche la colonne des généraux **JAMIN** et **COLLINEAU**.
Le colonel **de BENTZMAN** fit feu en avant par batterie et arriva ainsi jusqu'à bonne distance même pour les pièces de montagne. A quatre cents mètres, il avait à peu près éteint le feu des pièces ennemies : il était neuf heures du matin.
L'ordre de l'assaut est donné : le colonel **SCHMITZ** s'élance avec deux compagnies de chasseurs et les marins ; ceux-ci le suivent à travers le fossé plein d'eau et escaladent les parapets au moyen d'échelles, tandis que le génie et les chasseurs brisent les portes. Au moment où le drapeau français flotte sur le parapet, les Anglais, retardés par la difficulté du chemin qu'ils ont suivi le long de la rivière, débouchent dans l'ouvrage. Poursuivis des deux côtés, les défenseurs du camp retranché s'enfuient par la chaussée de Yukiapou, sans même en détruire le pont ; ils laissaient dix-huit pièces aux mains des alliés. Grâce à l'artillerie qui avait préparé l'attaque, les pertes de ceux-ci étaient presque nulles.

Les jours suivants furent employés à faire venir de Pehtang le matériel et les approvisionnements. Le colonel du génie **LIVET**, avec une compagnie du génie et les marins du capitaine de frégate **JAURÉGUIBERRY**, traversa le fleuve et s'empara du village de Sia-o-léantz, en en chassant la cavalerie chinoise. Comme il arriva toujours dans cette guerre, celle-ci n'abordait pas à fond une infanterie solide et ne supportait pas le feu de l'artillerie. On prépara un pont entre Sinko et Sia-o-lèantz, et le général **JAMIN** s'établit sur la rive droite et reconnut les abords des forts de ce côté ; sa présence menaçait la retraite des défenseurs de ces forts. Mais, sans attendre que le pont de trois mètres fût achevé, les commandants en chef résolurent d'attaquer le fort en amont de la rive gauche, qui n'est qu'à six mille mètres de Tangko ; le 20 août, la route à suivre fut mise en bon état par les soins du général **NAPIER**.

L'attaque fut disposée comme celle qui avait réussi sur Tangko. L'artillerie la prépara en se portant en avant de l'infanterie et s'approchant des remparts à mesure que se ralentissait le feu de ceux-ci, qui avait commencé très-vivement. Vers sept heures retentit une explosion formidable ; le magasin à poudre du fort d'amont avait sauté. Une demi-heure après, le feu des canonnières, attaquant le fort d'aval avec leurs pièces à longue portée, y détermina une explosion semblable. Cette double catastrophe accabla les Chinois et démoralisa leur général **SANKOLI-TSIN**, qui dirigeait la défense du Peïho. Cependant les défenseurs du fort d'amont continuent un feu de mousqueterie très-actif ; mais ce feu n'arrête pas les colonnes d'assaut. Le colonel **O'MALLEY** guide, à droite, les voltigeurs et la 4^{e} compagnie de son 102^{e} ; les échelles d'assaut servent d'abord de ponts pour franchir les divers obstacles accumulés devant le rempart, puis se dressent contre le saillant de droite ; trois compagnies d'infanterie de marine accourent au soutien des assaillants ; quelques soldats escaladent le rempart, tandis que les sapeurs du capitaine **BÉZIAT** ouvrent un passage à travers une poterne barricadée et bourrée de terre. Les Chinois se sont défendus avec acharnement, mais ils sont en pleine déroute au moment où les Anglais arrivent à leur tour, et s'enfuient poursuivis par les balles des alliés. Ceux-ci ont environ quatre cents hommes hors de combat ; les assiégés en ont perdu trois fois davantage, et le commandant du fort est parmi les morts.

Il était neuf heures du matin ; le feu de la rive droite, qu'il avait fallu combattre depuis le départ, avait cessé, et des drapeaux blancs flottaient sur les batteries de cette rive ; le succès de l'assaut achevait l'œuvre de démoralisation déterminée par la double explosion du matin. Quand, à deux heures, les alliés escaladent le rempart du fort d'aval, ils trouvent la garnison de trois mille hommes immobile et sans défense. On renvoya ces hommes après les avoir désarmés ; on ne voulut pas avoir à les nourrir, et d'ailleurs on croyait, à ce moment, la guerre terminée. Les forts de la rive droite avaient été remis et le fleuve ouvert aux flottes par le vice-roi du Petchili ; l'armée chinoise reculait sur Tien-tsin ; elle laissait aux alliés cinq cent dix-huit pièces, dont cent dix en bronze, beaucoup d'armes et de munitions. Immédiatement, on travailla à ouvrir un passage aux canonnières à travers les obstacles accumulés dans le bas du fleuve, les Chinois donnant d'ailleurs les indications nécessaires, et le 23, l'amiral anglais **HOPE** remonta vers Tien-tsin avec trois canonnières ; l'amiral **CHARNER** le suivit. Les forts de Tien-tsin se turent et les habitants ouvrirent leurs portes ; les troupes alliées s'y installèrent le 27 ; elles furent campées dans les forts en amont de la ville, et les chefs veillèrent à ce que celle-ci fût respectée ; les provisions du pays y affluèrent aussitôt. Cette guerre étrange ne sévissait que par places et par intermittence.

C'est à Tien-tsin que les alliés devaient traiter, leur présence sur ce point constatant la revanche de l'échec de l'année précédente. On tomba d'accord, en effet, des conditions de la paix avec le haut commissaire **KWELIANG**, et l'on convint de se rendre à Pékin pour l'échange des ratifications. Mais, le 7 septembre, **KWELIANG** se déclara désavoué par sa cour ; l'influence de **SANKOLITSIN** l'emportait et les Chinois avaient seulement gagné quelques jours pour leurs préparatifs militaires. On dut se préparer à marcher en avant, et les ambassadeurs décidèrent de ne plus écouter de propositions de paix qu'à Tunchao, à vingt kilomètres de la capitale. L'armée se mit

en marche, les Anglais au nombre de deux mille hommes, y compris toute leur cavalerie ; les Français laissaient à Tien-tsin quatre mille huit cents hommes et marchaient avec deux mille neuf cents hommes, dont dix-neuf cents hommes d'infanterie, une batterie de 4 et une de 12. Le reste de l'infanterie de marine occupait les forts du Peïho, rive gauche ; les Anglais, ceux de la rive droite.
A la première étape, les coolies chinois profitèrent d'un violent orage pour s'échapper avec leurs chevaux ou mulets, ce qui dut faire soupçonner la bonne foi du gouvernement. Le service des transports fut organisé au moyen de barques saisies sur le Peïho ; les pontonniers assurèrent et régularisèrent ce service.
A deux jours de là, nouvelle ambassade du prince **TSAÏ**, de la famille impériale, et du ministre de la guerre **KHOU**. On devait terminer les négociations à Tunchao. Malgré quelques défiances, bien justifiées par les antécédents, on crut assez à la bonne foi chinoise pour envoyer des officiers chargés de préparer à Tunchao le campement et l'approvisionnement de l'armée.
Ici se place un douloureux incident qui a jeté sur cette campagne une inoubliable impression de tristesse. Une fois de plus, nos ministres s'étaient laissé tromper par les diplomates chinois, et les infortunés envoyés de Khoseyou à Kunchao devaient être victimes de leur confiance.
Quand l'armée, les Anglais en tête, arriva au tiers de la dernière étape, elle trouva la route barrée par un ennemi dix fois supérieur en nombre ; la chaussée qu'elle suivait était occupée par l'infanterie, avec soixante-seize pièces de canon dans ses intervalles ; des deux parts se rangeait la cavalerie tartare sur une étendue de plus de cinq mille mètres. Tout en écoutant encore un mandarin parlementaire, les généraux massèrent leurs bagages dans le village qu'ils quittaient et rangèrent leur petite troupe, les Anglais à gauche, les Français à droite. On avait laissé une partie de l'armée à Khoseyou, croyant à une marche pacifique. Le capitaine d'état-major **CHANOINE** rejoignit à ce moment ; il avait pu traverser l'armée chinoise en affirmant qu'il portait des propositions de paix ; il ne laissait guère de doute sur le guet-apens préparé par **SANKOLITSIN**. Bientôt il fut impossible d'en conserver ; le colonel anglais **WALKER** arrivait à son tour à toute vitesse, poursuivi par tous les feux de l'artillerie chinoise. Il rapportait que cette artillerie, peu mobile, était tout entière dirigée sur le débouché de la plaine. Les deux généraux résolurent, en conséquence, de tourner l'armée ennemie par les deux ailes. Une offensive résolue pouvait seule compenser l'infériorité des forces.
Le général **MONTAUBAN**, avec un millier de fantassins, une batterie de 4 et un escadron de sikhs envoyé par sir **HOPE GRANT** à l'appui de nos quelques chasseurs et spahis, avait devant lui le village boisé de Liotsang, où s'appuyait la gauche ennemie ; il le fit fouiller par son artillerie, puis occuper par les chasseurs à pied ; les canons du colonel **BENTZMAN** se tournèrent alors à gauche contre le village de Léost, que tourna une vigoureuse charge de notre petite cavalerie ; elle sabra l'infanterie massée derrière, tandis que le colonel **POUGET**, la suivant avec ses fantassins, enlevait le village même. L'artillerie dépassa le village, et le mouvement convenu avec les Anglais se poursuivit, refoulant l'ennemi sous le feu des alliés, sur une étendue de trois kilomètres.
Du côté des Anglais, sir **HOPE GRANT** marchait vers la droite de l'infanterie tartare, précédé de ses canons, dont le feu faisait le vide devant lui ; plus à gauche, le général **MITCHELL** chargeait la cavalerie tartare, mise en désordre par les deux artilleries des alliés, et la dispersait ; à trois heures, les deux colonnes d'attaque se réunissaient à Khouat-tsun ; les atermoiements, les ruses, les grands préparatifs de **SANKOLITSIN** aboutissaient à une nouvelle défaite. Ses troupes, quelle que fût leur bravoure, n'étaient pas en état de tenir contre le courage savant et méthodique de ses adversaires. On en allait voir encore une preuve nouvelle : il essayerait en vain de leur interdire l'approche de la capitale, que l'Empereur, du reste, venait de quitter sur son conseil, pour que les résolutions du général ne fussent pas troublées par le souci du salut d'une tête si précieuse.
On bivouaqua, les Français à Khouat-tsun, à dix kilomètres de Tunchao, les Anglais à cinq kilomètres plus loin, à Tchan-kia-ouang, ville naguère florissante et qu'ils trouvaient abandonnée de ses habitants. Ceux-ci, dans ce voisinage de Pékin, obéissaient aux ordres du gouvernement.

L'interprète anglais, M. **WADE**, put se rendre auprès du gouverneur de Tunchao. On ignorait encore le sort des malheureux qui avaient, le 17 septembre, traversé les lignes ennemies, et l'on craignait de l'aggraver en avançant sans parlementer. M. **WADE** somma le gouverneur de les faire rendre aux alliés, qui, à défaut de cette restitution immédiate, marcheraient sur Pékin même ; il rapporta que de nombreux camps étaient occupés au nord-ouest de la ville. Les captifs ne reparaissaient pas ; on en avait vu emmener quelques-uns vers Pékin.

Le 20 septembre, on reconnut les positions chinoises. Tungchao est une ville de quatre cent mille âmes, entourée de murs et reliée à Pékin par une voie de douze kilomètres de longueur qui franchit, sur le pont de pierre de Palikao, le canal qui va du Peïho à la capitale. Les camps du Sen-wang (généralissime) étaient assis des deux côtés de ce pont. C'est sur ce point que dut marcher directement, en laissant Tungchao de coté, le général **MONTAUBAN**, que la brigade **COLLINEAU** avait rejoint la veille. Les Anglais durent se diriger sur un pont de bois, à trois kilomètres du pont de pierre et se rabattre de là vers les Français. Ceux-ci comptaient maintenant deux mille huit cents hommes.

Le 21, à cinq heures du matin, la colonne française, laissant les bagages sous la protection de deux compagnies, marcha vers le camp central de l'infanterie chinoise, un peu à gauche du village de Oua-koua-ye, placé à quinze cents mètres du pont de Palikao. De ce village partit une forte canonnade, à laquelle le général **JAMIN**, à droite, fit répondre par la batterie de 12 (9^{e} du 14^{e}) et les fuséens, en étendant son infanterie à droite ; il était ainsi séparé du général **COLLINEAU**, que les Anglais, toujours plus lents dans leurs mouvements, n'appuyaient pas encore à gauche. **SANKOLITSIN** lança toute la cavalerie sur ce corps ainsi isolé de toute part.

Mais **COLLINEAU** le fit mitrailler à gauche par sa batterie de 4 (10^{e} du 14^{e}) tandis que tout pliait, en face, sous le feu de son infanterie. Pendant ce temps, la brigade **JAMIN** recevait avec la même fermeté les attaques de la cavalerie sur sa droite, de l'infanterie sur son front. Les cavaliers chinois ne valaient pas les mameluks de la bataille des Pyramides ; ils se lassèrent de perdre du monde à chaque mouvement offensif sans faire aucun progrès, et commencèrent à défiler vers la gauche ; mais l'armée anglaise apparaissait enfin de ce côté. Le général **MONTAUBAN** lança la colonne **COLLINEAU** jusqu'au canal, entre les deux ponts, tandis que la brigade **JAMIN** marchait directement sur Palikao ; celle-ci enleva le village de Oua-koua-ye, malgré la vigoureuse défense de l'infanterie chinoise, et occupa les maisons le long du canal.

Le pont était occupé par les Tartares des bannières impériales, l'élite de l'armée ennemie ; l'artillerie **JAMIN** le battait de front ; l'artillerie **COLLINEAU** le prenait en écharpe. Le feu des canons qui le défendaient fut éteint ; beaucoup de fantassins furent tués ; une charge vigoureuse du général **COLLINEAU** dépassa le pont, et le général **MONTAUBAN** suivit son lieutenant sur la grande route de Pékin.

Les Anglais s'étaient rapprochés de la brigade **COLLINEAU** ; mais voyant la cavalerie tartare manœuvrer pour tourner sa gauche, le général **HOPE** s'était jeté sur elle avec la cavalerie **MITCHELL** et l'avait dispersée au loin. La cavalerie tartare ne savait agir que par son feu et était incapable de soutenir une charge. L'infanterie du général **SUTTON** avait gagné le pont de bois, précédée par ses canons, dont le feu faisait évacuer successivement tous les postes occupés par l'ennemi ; l'état du pont ne permettant pas d'y faire passer l'artillerie, les Anglais campèrent sur le bord du canal, les Français au delà. Quelques heures avaient suffi à ces quelques soldats disciplinés et habilement conduits pour disperser un adversaire dix fois supérieur en nombre. Les pertes éprouvées par les alliés étaient d'une quarantaine d'hommes mis hors de combat ; l'action principale avait été exercée par l'artillerie ; la cavalerie même n'avait été que peu exposée au feu de l'ennemi. Celui-ci abandonnait dix-sept canons en bronze, beaucoup de fusils à mèche et de flèches, et l'infériorité de son armement expliquait l'énorme différence des pertes.

Ancestrim

Du 22 septembre au 15 octobre, les armées alliées restèrent campées au pont de Palikao, refaisant leurs approvisionnements et appelant à elles tout ce qui était resté à Tien-tsin ; les ambassadeurs se mettaient en communication avec un nouveau plénipotentiaire, le prince **KONG**, frère de l'Empereur ; mais la première condition imposée par eux était nécessairement la reddition des captifs du 17 ; cette condition n'était pas et, malheureusement, ne pouvait pas être accomplie.
Les deux armées, complétées à quatre mille hommes chacune, environ, marchèrent donc sur Pékin le 5 octobre, avec quelques canons de siège, en laissant quelques postes à Palikao et à Tungchao pour assurer les communications avec Tien-tsin ; le soir, on campa dans un riche village, en vue et à cinq kilomètres à l'est de la grande capitale chinoise. On ne voyait que peu d'ennemis, mais on croyait à l'existence d'un camp considérable au delà de la ville.
On résolut de marcher directement sur ce camp, en laissant Pékin à gauche : à dix heures, on abordait ce camp, que l'on trouva vide. L'armée tartare s'était, selon les rapports adressés au général sir **HOPE GRANT**, retirée vers la résidence impériale de Yuen-min-yuen, au nord-ouest de Pékin ; les deux armées se perdirent de vue pendant la marche de chacune d'elles vers ce nouveau but : les Français, guidés par un prisonnier, arrivèrent à sept heures du soir au palais d'Été. Le général **MONTAUBAN** y envoya en reconnaissance deux compagnies de marine commandées par le chef d'escadrons **CAMPENON**. Les premiers officiers qui pénétrèrent dans le palais furent accueillis par des coups de feu, et le général en chef, craignant une résistance sérieuse et les surprises de la nuit, fit camper, dans la première cour, la brigade **COLLINEAU**.
Sir **HOPE GRANT** ayant, dans sa marche à travers un pays très-planté, très-couvert, perdu de vue sa cavalerie et l'armée française, avait incliné à gauche et campait près de la porte nord-ouest de Pékin. Le matin, son canon appela le brigadier **PATTLE**, dont les cavaliers avaient bivouaqué avec l'armée française. A onze heures et demie, le général et les diplomates anglais arrivèrent au palais.
Le 7, un certain nombre de prisonniers furent ramenés au camp anglais ; cinq Français et deux Anglais revinrent alors ; puis furent rendus, sur l'insistance des ambassadeurs, les corps de six malheureux assassinés, le colonel **FOULLON GRANDCHAMPS**, le sous-intendant **DUBUT**, l'officier d'administration **ADER** et leurs ordonnances. Les Anglais recouvraient aussi treize cadavres.
L'indignation fut extrême dans les deux armées, et l'incendie du palais d'Été, où nos malheureux compatriotes avaient été torturés, fut résolu le 18. Il fut accompagné de scènes de pillage fatales à l'honneur comme à la discipline des armées.
Cependant la saison avançait et il fallait en finir. Le 10 octobre, le prince **KONG** avait été sommé de livrer la porte Ganting et le rempart de Pékin ; la construction d'une batterie de brèche appuyait cette sommation. Le 13, à midi, la porte Ganting s'ouvrit et le bataillon du 101^{e}, colonel **POUGET**, s'établit sur le rempart même, large de dix-sept mètres, tandis qu'un bataillon anglais en occupait un autre point ; douze pièces d'artillerie enfilèrent les principales rues de la ville.
Le général **MONTAUBAN** ne voulut pas attendre l'hiver si loin de sa base d'approvisionnements ; on déclara donc au prince **KONG** que, si la paix n'était pas signée le 23, on mettrait le feu au palais impérial d'Hiver. Lord **ELGIN** n'était même pas éloigné de l'idée de traiter avec les Taïpings pour le renversement de la dynastie impériale. Le 20, on eut avis de l'acceptation des conditions imposées et de la dégradation de Sankolitsin et de Yuiline, auxquels était imputé l'attentat du 18 septembre. Le 22, une indemnité de cinq cent mille taëls (quatre millions de francs) fut payée pour les victimes de cet attentat ; enfin la paix fut signée, le 24 avec les Anglais, le 25 avec les Français ; le général **MONTAUBAN** et le baron **GROS** furent reçus en grande pompe au tribunal des Rites, après avoir traversé, avec une brillante escorte, presque toute la ville. Les édifices chrétiens qui subsistaient encore, une église et un cimetière, furent rendus au culte, et l'évêque de Pékin, assisté de l'abbé **TREGARO**, aumônier en chef de l'armée, célébra, le 28, un service solennel pour les six victimes de l'attentat du 18 septembre.

Sept millions de taëls durent être payés pour indemniser la France des frais de la guerre, et un million pour indemniser ses nationaux et ses protégés lésés ou spoliés, à Canton surtout. Tien-tsin était ajoutée aux ports ouverts au commerce en 1858. Les Anglais obtenaient en outre la concession de la pointe de Kowloon, vis-à-vis de l'île de Hong-kong. Du 1 au 10 novembre, les alliés rétrogradèrent sur Tien-tsin, où deux mille sept cents Français furent laissés pour l'hiver avec le général **COLLINEAU** ; le reste s'installa, le 12 décembre, à Shanghaï. Le 15 janvier, le général **COLLINEAU** mourait à Tien-tsin, honoré des regrets des deux armées.

_____

Ancestrami